

## Jean-Michel Arzur

### Être dans la hâte \*

« L'éternité c'est long, surtout vers la fin », je commence ce soir par cette expression que l'on prête volontiers à Woody Allen mais qu'il aurait puisée chez Kafka. Cette formule dans la bouche de quelqu'un qui a pu éprouver ce qu'est la durée de l'analyse pose une question essentielle : qu'est-ce qui fait que l'analyse peut s'éterniser ou apparaître pendant un temps, singulier à chacun, comme une éternité ? Il arrive, en effet, que l'on fasse l'expérience de l'impossible de la conclusion, parce que rien ne vaut pour conclusion. Quelque chose manque, fait défaut malgré tout le chemin effectué, les allègements symptomatiques, le savoir « plein les armoires ». Ce temps de l'analyse m'apparaît, dans l'après-coup, tout aussi imprescriptible que le temps qu'il faut pour « se dire ». C'est donc de la sortie que je tenterai de parler mais en tant qu'elle répond à l'entrée dans l'analyse et de la durée de l'analyse elle-même.

Force est de constater qu'entrée et sortie ne répondent pas à la même logique, même si, dans les deux cas, un acte est nécessaire, l'acte de l'analyste puis l'acte de l'analysant.

L'entrée dans l'analyse est tout d'abord une entrée dans un temps logique ; Lacan en a parlé du début à la fin de son enseignement. L'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure sont « les trois dimensions spécifiques à ce rapport temporel du sujet à l'Autre, qui sans acte s'éternise <sup>1</sup> ». Ces trois dimensions trouvent leur nouage par l'acte, écrit Michel Bousseyroux. L'acte de sortie répond donc bien de la manière dont le sujet est entré dans l'analyse.

Si, comme le dit Freud, les processus inconscients sont frappés d'intemporalité, si le refoulé demeure inaltérable, insensible au temps, nous pouvons quand même supposer que le névrosé hors du temps, dont parle Freud, fait son entrée dans le temps lorsqu'il devient analysant, c'est-à-dire lorsque la marque traumatique peut entrer dans la chaîne signifiante.

C'est un temps régi par la logique langagière et notamment par le *nachträglich*, l'effet d'après-coup, qui va produire un ordonnancement, un

capitonnage des dits du sujet, que l'on va retrouver à l'échelle de la séance comme de l'analyse elle-même. Il s'agit que ce qui pousse à dire, le signifiant qui manque, le (- 1) de la chaîne, soit pris dans le discours, que le sujet s'en empare pour le constituer comme manque-à-être, comme question qui donne les formes cliniques que nous connaissons. Ce (- 1) de la chaîne est ce qui permet le bouclage de la signification mais aussi sa relance à l'infini, contraignant le sujet à dire.

Si j'ai commencé par la fin, et la possible éternisation de l'analyse, c'est qu'elle est d'abord marquée par une autre forme de hâte qui lui donne son rythme pendant des années. Cette hâte est celle du sujet en attente d'avoir un plus de sens sur l'être, mais elle est aussi liée au fait que le symptôme entre également dans la temporalité du sujet. C'est donc le sujet et sa jouissance qui entrent dans cette logique, ce qui éclaire cette « concentration libidinale sur le procédé <sup>2</sup> » qu'évoque Luis Izcovich.

Pendant ce temps pour comprendre, ce n'est pas la durée qui importe, il n'y a pas là de sentiment d'éternisation de l'analyse. Le temps ne fait pas forcément problème dans la mesure où la vie entière du sujet s'inscrit dans l'analyse.

Le sujet a donc affaire au manque-à-être et à cet en-plus, cette fixité de jouissance inassimilable qui ex-siste, soit deux formes du même impossible. Il faudra tout d'abord qu'il s'y acclimate en l'approchant, dans ce temps qu'il faut pour « se faire à être », mais il faudra aussi, au terme de l'expérience, pouvoir en supporter les conséquences. Si nous pouvons repérer en quoi ce trauma du sujet est ce qui va constituer ce pousse à dire et donc produire ce temps nécessaire d'ouverture de l'inconscient, c'est aussi ce qui logiquement vient constituer un terme au déchiffrage.

Le pousse à dire devient, au fur et à mesure de l'analyse, ce qui ne passe pas dans la parole et vient en faire consister l'aporie. Ce réel qui objecte à la conclusion par les formations de l'inconscient est ce défaut initial, « point de manque, impensable autrement que des effets dont il se marque <sup>3</sup> » dit Lacan. Toute la quête du sujet, tout le savoir produit sont mobilisés par un savoir comme impossible et « ce qu'il faut de temps » dans une analyse est lié par Lacan au long travail de l'analysant pour pouvoir « faire trace de ce qui a défailli à s'avérer d'abord <sup>4</sup> ».

Nous retrouvons, dès « Radiophonie », cette équivoque homophonique entre faillir et falloir que Lacan reprendra dans une leçon d'*Encore* : à la faute (*fallere* signifie tomber) répond le nécessaire du verbe falloir. Ce *falsus* (soit le chu en latin) est mis en position de cause, de symptôme par Lacan

et il revient au sujet la nécessité d'y répondre puisque c'est précisément « là la faille dont se dit l'être <sup>5</sup> ».

Une fois éclairé ce qui donne le rythme de l'analyse, il nous faut aborder maintenant ce qui peut se passer, une fois les identifications mises en cause, l'aperçu du fantasme et le repérage de moments de passe réitérés dans l'analyse. Cela peut durer encore et encore. On peut le mettre sur le compte du transfert qui, écrit Michel Bousseyroux, « déborde très largement ce que l'analyse permet d'en faire chuter par la destitution du sujet comme supposé savoir <sup>6</sup> » ; il souligne la « coalescence » du transfert et de la structure névrotique que Lacan évoque dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*.

Puisque nous sommes invités à parler de notre expérience, je le fais aussi en essayant de ne pas verser dans le cas. Ce sentiment d'éternisation de l'analyse, je l'oppose au sentiment de hâte qui m'a saisi sans crier gare et m'a permis de quitter l'analyse. Je serai bien incapable de donner une durée chronologique à ce temps-là, d'autant que ce ne fut pas un temps de silence. L'analyse, les associations, les rêves, les constructions se succédaient, en même temps que j'éprouvais un sentiment d'usure très fort accompagnant ce travail de la cure ; il s'agissait donc plutôt pour moi d'une position par rapport à l'analyse elle-même. Sous la plume de certains collègues, je note çà et là que la fin ne se fait pas par l'usure. Mais quand même, quelque chose d'usé est bien en lien avec l'usage qu'on en a fait.

L'analyse, comme vêtement usé mais auquel on tient, qu'on ne peut jeter alors qu'il ne nous sert plus, vient peut-être faire le pendant à ce que Lacan évoque du temps qui fait étoffe au dire dans « Radiophonie ». Jouant de l'équivoque entre texte et textile, il sous-entend combien le temps pour « se dire » est « effet de texture <sup>7</sup> » d'où se produit la jouissance. Et c'est du « "se dire" perpétué que la jouissance [...] trouve parfois à résister à la conclusion qui y mettrait un terme <sup>8</sup> », comme l'évoque Colette Soler. On dit bien *usé jusqu'à la corde*. Le tissu usé de l'analyse laisse apparaître la trame, les nœuds qui pourtant ne disent rien « des trous qui s'y trouvent <sup>9</sup> ».

Nous retrouvons donc au terme de l'analyse ce qui dès le début la cause, soit ce qui a défailli à s'avérer. C'est l'analyse elle-même qui s'use et laisse apparaître ce côté « suspect <sup>10</sup> » du savoir, comme le dira Lacan. Je me souviens de cette phrase lancinante qui me venait à cette époque : « L'analyse, ce n'est plus pour moi », c'était une évidence, mais l'équivoque était aussi terrible puisque rien ne me disait que j'allais continuer, moi aussi, à tenir dans ce discours-là pour d'autres. Qu'est-ce qui n'était plus pour moi ?

Cette question n'est pas sans lien avec ce qui reste au terme de l'analyse, voire ce qui reste de l'analyse elle-même dans l'après-coup de la sortie.

Paradoxe saisissant entre les années passées sur le divan et ce que cette expérience laisse comme traces qui se réduisent à des moments qui font coupure. Ainsi, deux moments se découpent du reste des dits de l'analyse. Le premier moment est celui où je saisis en un éclair la place que j'occupe dans un renversement de perspective d'une scène maintes fois répétée et déchiffrée : position d'attente, regard fixé sur le vide du dehors, attendant l'arrivée, la présence qui viendrait contredire la certitude de l'angoisse. Ce qui me reste de cette scène répétée depuis l'enfance, c'est ce que j'ai réalisé au cours d'une séance : l'absence fixe ma place. Place immobile, silencieuse, convoqué comme objet, là je me pensais sujet. Et pourtant, ce curieux sentiment d'indifférence qui sanctionnait la fin de cette attente, lorsque l'objet tant attendu apparaissait dans le vide de l'absence, aurait pu me mettre sur la voie. Mais il faut le temps.

Le moment de conclure : deux événements viennent accélérer le cours de l'analyse. Le premier, je me retrouve témoin, quasi spectateur, au cours d'une conversation avec quelqu'un. Témoin d'un dire, le sien, qui concerne un autre que moi et qui déborde le cadre de notre discussion. Je réalise que c'est parce que je suis là que c'est dit et que ma position silencieuse le fait résonner. Le second, à quelques jours d'intervalle, je suis de nouveau à cette place de témoin lors d'un événement familial, un dit qui concerne un autre mais qui, cette fois, porte une énigme, qui attend une réponse alors que lors du premier événement cela se passait de moi comme sujet.

Peu importe ce que j'ai fait, dit ou pas dans l'après-coup de ces deux événements qui se sont solidarisés alors que le contenu en était radicalement différent. Je réalise la place que j'occupe dans ces deux scènes qui entrent en collision avec le premier moment évoqué. Que ce soit le trou de l'absence ou un dire qui fait effraction, ma place est la même. Il s'agit, en me prêtant là, posté sur le bord, de tenter d'obturer, par ma présence même, ce qui s'ouvre inévitablement. Place de complicité où je ne me reconnais pas comme sujet, tellement prompt et depuis longtemps à interroger l'Autre. Je ne me reconnais pas et en même temps c'était bien moi ce complice du silence qui me rappelle une scène de l'enfance où je faisais taire celui qui allait dire... l'incompréhensible. Le toujours déjà su mais informulable pour moi comme pour l'Autre maternel. Par ma seule présence là, je protégeais l'Autre de ce dire à quoi rien ne pouvait faire réponse.

Ces événements n'ont rien d'exceptionnel, ils dévoilent la même structure que ce qui s'est répété au cours de ma vie et de l'analyse, m'obligeant à certaines stratégies pour ne pas rencontrer l'angoisse mais, bien des fois, en vain. C'est donc la même chose que je rencontre, cependant, ce

n'est pas l'affect d'angoisse qui surgit mais plutôt un sentiment d'urgence. Là où était l'angoisse, la hâte advenait. À partir de ces deux événements, je peux décider de ma sortie là où l'angoisse ne produisait qu'une relance de la vérité menteuse avec comme prime l'accalmie et la satisfaction du déchiffrement. Ce qui pousse, tout au long de l'analyse, c'est le trauma initial, en tant qu'il s'implique dans le symptôme, et auquel le sujet est constamment ramené, comme le rappelle Luis Izcovich<sup>11</sup>. C'est ce qui pousse à dire lors des moments d'ouverture de l'inconscient mais cela peut être cause de l'angoisse lors des moments de fermeture, liés au surgissement de l'objet *a*.

Dans le séminaire *Encore*, Lacan évoque la fonction de la hâte, qu'il articule à l'objet « petit *a* qui la thétise<sup>12</sup> ». Ainsi, l'angoisse comme la hâte sont deux effets de l'incidence de l'objet *a*. Dans les deux cas, nous repérons cette fermeture de l'inconscient et l'émergence d'un réel avec son effet de certitude. Certitude du manque du manque dans l'angoisse et certitude de fin dans la hâte. Certitude de fin à la condition cependant que la hâte ne se fasse pas complice de l'imaginaire. En effet, dit Lacan, la fonction de la hâte « n'est correcte qu'à produire ce temps : le moment de conclure<sup>13</sup> ».

Le moment de conclure sanctionne la sortie de cette logique langagière où le sujet de l'inconscient et sa compagne de jouissance trouvent abri. C'est donc une autre logique que celle du temps commandé par le fonctionnement du signifiant qui prend le relais. Colette Soler réserve l'expression « temps logique » « au temps qu'il faut pour conclure malgré l'incomplétude de l'Autre, là où l'inconscient lui-même ne sait pas<sup>14</sup> ». Cette conclusion met un terme à l'analyse, l'ordonne en séquence finie, fait nouage sans lequel il n'y aurait ni instant de voir, ni temps pour comprendre.

Le savoir manque donc du début à la fin. C'est cette faille qui a permis l'embranchement de la parole, liant sans cesse le sujet à l'Autre supposé savoir. Mais il doit pouvoir conclure à partir de ce qui n'est pas su, précisément là où le savoir manque au sujet comme à l'Autre. Le sophisme des trois prisonniers que Lacan articule en 1945 dans « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » met particulièrement en lumière ce point-là. Il s'agit de sortir de prison à la condition de s'affirmer dans un « je suis » noir ou blanc. L'action des trois prisonniers s'ordonne sur celle des autres, c'est un calcul intersubjectif qui interroge cette dimension de l'Autre comme lieu du savoir.

Prenons A. Comme les deux autres, il doit conclure sur son identité qui est hors de sa portée puisque le sujet ne sait pas la couleur du disque qu'il porte dans son dos. Pour ce faire, il établit son raisonnement à partir de la conduite des autres (B et C), à qui il va attribuer un raisonnement

hypothétique pour pouvoir conclure sur lui-même. Mais cette solution « parfaite » du sophisme ne satisfait pas Lacan puisque les trois prisonniers peuvent faire le même raisonnement et sortir simultanément « forts des mêmes raisons de conclure <sup>15</sup> ». Or il en faut un seul à sortir de la prison.

Lacan adjoint une autre dimension qui inclut le temps, celle de l'épreuve du doute qui produit hésitation et temps d'arrêt et que Lacan nomme « motions suspendues ». Lacan met donc en évidence une logique de l'acte qui prend le pas sur la logique signifiante et qui se fonde à partir d'un temps d'arrêt, d'une coupure. Je ne délie pas ici en détail cet apologue des trois prisonniers mais vous renvoie spécialement aux deux textes de Michel Bousseyroux <sup>16</sup> et de Marie-Noëlle Jacob-Duvernoy <sup>17</sup> qui l'ont particulièrement bien analysé.

Ce que je retiens de ce sophisme, c'est précisément cette dimension des scansionnements que produisent ces temps d'arrêt pour le sujet calculateur. Deux temps d'arrêt sont nécessaires dans ce progrès logique, le même point est rencontré deux fois par le sujet et c'est ce qui va lui permettre de quitter le mode de calcul intersubjectif et de poser l'acte final de conclusion qui anticipe sur l'assertion. Il s'agit dans la hâte de ne plus être en retard sur l'Autre, soit sur sa propre parole, sur son énonciation. Lacan repère comment le pari sur le temps permet au sujet de sortir du doute et de s'affirmer, c'est-à-dire de quitter la sphère de l'articulation signifiante, par l'acte de sortie. N'est-ce pas, en effet, dans ces moments d'arrêt, de fermeture que le réel revient à la même place ? N'est-ce pas ce même point auquel le sujet est ramené inéluctablement au fil des tours qu'il fait dans l'analyse ?

« La fin de l'analyse, c'est quand on a deux fois tourné en rond, c'est-à-dire retrouvé ce dont on est prisonnier <sup>18</sup> », dit Lacan. Nous retrouvons dans cette formule de 1978 les deux temps d'arrêt du sophisme des trois prisonniers. Pourquoi deux tours ? Sans doute faut-il, pour rencontrer son point de départ, faire un second tour. En effet, à la fin du premier tour, c'est un point d'arrivée et il faut répéter ce départ pour bien en prendre la mesure.

Mais au bout de ces tours, plus question de dire si on est noir ou blanc, il s'agit de repérer les traces, soit le sinthome que le langage a produit. Lacan réutilise le sophisme des trois prisonniers, mais cette fois ce n'est plus pour s'affirmer mais pour voir « ce dont on est captif [...] la face de réel de ce dont on est empêtré <sup>19</sup> ». Plus de sortie de prison qui vaille, on ne se libère pas de son sinthome, qui n'est finalement rien d'autre que le disque que l'on a dans le dos. Pour savoir pourquoi on est empêtré, prisonnier, captif, il faut une opération, une coupure qui permette une

séparation. C'est une séparation d'avec l'autre comme d'avec soi-même qui permet de conclure à l'irréductibilité de l'Un à l'Autre.

C'est dans *Encore* que Lacan donne un prolongement au sophisme : les trois prisonniers deviennent « deux plus *a* » dans la mesure où le sujet calculateur se réduit à l'objet *a* sous le regard des autres, il est « l'enjeu de leur pensée <sup>20</sup> ». Poursuivant son raisonnement logique, Lacan réduit l'ensemble des deux autres à du *Un* du point de vue de *a* ; nous avons donc « Un plus *a* ». Nous sommes loin de l'intersubjectivité des trois prisonniers et cette logique isole un sujet, réduit à une désobjectivation au plus bas degré, comme le dit Lacan, réduit au petit *a*, soit à « l'inadéquat du rapport de l'Un à l'Autre <sup>21</sup> ».

Au cours de l'expérience que j'ai pu faire de la hâte, j'ai conclu sur ce dont je me voyais captif. Là peu importait l'Autre, son désir, ce que je pouvais supposer se jouer pour lui et à quoi je me devais d'avoir une réponse. Dans l'expérience de la hâte, l'aperçu de ce dont le sujet est captif se produit dans l'acte même de se séparer, lorsque le sujet n'articule plus aucune hypothèse, lorsqu'il se réduit à l'objet h(â)té. Plus rien d'autre n'avait d'importance que ce constat de ma place venant obturer la coupure, soit la différence des sexes, au prix d'un silence. Silence sur moi-même plus que sur l'Autre qui révèle ce à quoi je me réduisais pour faire semblant d'un rapport, pour faire semblant d'Un qui connaîtrait le deux.

Dans l'après-coup de la sortie et pendant longtemps je me suis posé la question de la réelle importance de ces événements finalement si contingents. Cela aurait bien pu ne pas arriver, qu'est-ce que cela doit au hasard finalement ? Il est curieux de se dire que la fin tient à ça. En effet, ces deux incidents ne sont rien d'autre qu'une répétition. La répétition demande du neuf, du différent, du hasard, là où l'on pense au retour du même, dit Colette Soler <sup>22</sup>. La répétition, de ne se produire qu'une fois, devient nécessaire, c'est-à-dire *ne cesse pas de s'écrire*. Ce qui *ne cesse pas de s'écrire*, ce sont les *uns* du trait unaire qui peuvent être n'importe quoi. Ce qui est à répéter, c'est le non-marqué du trauma. Au fil des tours de l'analyse, que se passe-t-il sinon que quelque chose *cesse de ne pas s'écrire*, quelque chose s'écrit, soit le *Un* sous toutes ses formes. De repérer ce *Un* qui peut être le *Un* de l'objet, le *Un* du dire du parlêtre ou le *Un* de la jouissance phallique, de réitérer au cours de l'analyse ce qui fait trace du *Un* vaut pour la « démonstration du deux impossible <sup>23</sup> ». Démonstration de l'impossible à écrire le deux, soit le sexe qui *ne cesse pas de ne pas s'écrire*. Le « y a d'l'Un » est donc un nom du réel qui devient « équivalent à y a la castration <sup>24</sup> ».

Quelque chose s'écrit de ce *Un* qui sépare de l'Autre ; notons au passage que lorsque quelque chose *cesse de ne pas s'écrire*, c'est cela la contingence. Mais Lacan avertit dans *Le Moment de conclure*<sup>25</sup> que c'est par artifice que le réel apparaît. Cette écriture elle-même est un artifice puisqu'elle se fonde sur le fait qu'il y a de la parole, un dire. La hâte est aussi liée à ceci qu'il y a le langage, qu'il y a l'inconscient et que l'affirmation peut se perdre jusqu'au prochain tour puisque « l'inconscient joue aussi bien d'un autre sens : soit à partir de l'impossibilité dont le sexe s'inscrit dans l'inconscient, à maintenir comme désirable la loi dont se connote l'impuissance à jouir<sup>26</sup> ». Nous retrouvons là le savoir « suspect » puisqu'il y a toujours le symbolique, le langage, l'inconscient et que l'« on s'est laissé, par le langage, suggérer toutes sortes de choses<sup>27</sup> ».

Qu'est-ce qui fait qu'on s'arrête précisément là, qu'on s'en tienne à ce qui s'écrit là, en ce moment précis qui menace toujours de se perdre du fait même d'être parlant ? Cela ne se fait pas sans une autre variable, un élément de décision, une « variable non logique<sup>28</sup> » cette fois.

*Mots-clés : hâte, temps logique, moment de conclure, fin de l'analyse.*

---

\*↑ Intervention au séminaire EPFCL « La durée des analyses, ses raisons », à Paris le 22 janvier 2015.

- 1.↑ M. Bousseyroux, « À temps (ce qui n'attend pas) », *Hétérité*, n° 3, IF-EPFCL, 2003, p. 131.
- 2.↑ L. Izcovich, « Le temps, l'inconscient et la lettre », dans *Volume préparatoire au V<sup>e</sup> Rendez-vous de l'IF-EPFCL : Les temps du sujet de l'inconscient*, Paris, EPFCL, 2007, p. 97.
- 3.↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 425.
- 4.↑ *Ibid.*, p. 428.
- 5.↑ *Ibid.*, p. 426.
- 6.↑ M. Bousseyroux, « À temps (ce qui n'attend pas) », art. cit., p. 134.
- 7.↑ J. Lacan « Radiophonie », art. cit., p. 427.
- 8.↑ C. Soler, « Le temps qu'il faut », dans *Volume préparatoire au V<sup>e</sup> Rendez-vous de l'IF-EPFCL : Les temps du sujet de l'inconscient*, op. cit., p. 107.
- 9.↑ J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 427.
- 10.↑ J. Lacan, *Le Moment de conclure, 1977-1978*, inédit, séance du 10 janvier 1978.

11.  L. Izcovich, « Le temps, l'inconscient et la lettre », art. cit., p. 98.
12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 47.
13.  J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 433.
14.  C. Soler, « Le temps qu'il faut », art. cit., p. 105.
15.  J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 198.
16.  M. Bousseyroux, « À temps (ce qui n'attend pas) », art. cit.
17.  M.-N. Jacob-Duvernoy, « C'est impossible malgré tout je le fais », *Champ lacanien*, revue de psychanalyse, n° 7, Paris, EPFCL, 2009.
18.  J. Lacan, *Le Moment de conclure*, op. cit.
19.  *Ibid.*
20.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 47.
21.  *Ibid.*
22.  C. Soler, « Le présent perpétué de la répétition », *RCCL*, n° 10, 2011, p. 197-203.
23.  C. Soler, « Le temps, pas logique », *Champ lacanien*, revue de psychanalyse, n° 7, mars 2009, p. 15.
24.  *Ibid.*
25.  J. Lacan, *Le Moment de conclure*, op. cit.
26.  J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 438.
27.  J. Lacan, *Le Moment de conclure*, op. cit.
28.  C. Soler, « Le temps, pas logique », art. cit., p. 16.